

# Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne  
l'administration à L'ECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui a trait  
à la rédaction à NADAUD

## ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE : Pour l'ÉTRANGER :  
Un an . . . 10 fr. Un an . . . 12 fr.  
Six mois . . 5 fr. Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer  
un milieu social qui assure à chaque  
individu le maximum de bien-être et  
de liberté adéquat à chaque époque,

## POUR SACCO ET VANZETTI

# Malgré la défection des chefs, l'agitation continue

## La campagne se poursuit...

Malgré les défections, les lâchetés, les trahisons des chefs qui reculent quand leurs troupes avancent ou qui les égarent à Levallois-Perret — à défaut du Pré St-Gervais ou du Bois de Boulogne — quand il s'agit de les conduire à l'ambassade américaine, malgré la faillite incontestable, en cette circonstance, des chefs communistes... et des autres, l'affaire Sacco-Vanzetti n'est pas terminée.

Malgré ces petites misères, communes à tous les États-majors — et plus particulièrement, sans doute, aux États-majors prétendument révolutionnaires — les troupes restent vigilantes et continuent la bataille pour sauver Sacco et Vanzetti.

Car si les chefs, au fond, se moquent du sort réservé aux deux victimes du capitalisme américain, le prolétariat de ce pays, à l'encontre de ses directeurs de conscience, a prouvé avec éclat que la cause des deux révolutionnaires italiens était la sienne. Jusqu'au bout, jusqu'à la libération de Sacco et de Vanzetti, les travailleurs français pour effacer la honte dont la censure de leurs chefs les entache, poursuivront avec la même conviction, avec la même ardeur et le même courage l'agitation énergique et intense qu'ils ont si bien commencée.

### Ce que sera le 1<sup>er</sup> novembre

Le 1<sup>er</sup> novembre est la date où se décidera définitivement le sort de Sacco et de Vanzetti. Ce jour apportera à nos deux lointains amis — camarades l'espérance de la vie et, peut-être même, de la liberté, ou le sombre désespoir de la confirmation de leur condamnation à mort.

C'est, en effet, le 1<sup>er</sup> novembre qu'il sera statué sur la demande de révision du procès formulée par les défenseurs de Sacco et de Vanzetti.

Si la demande de révision est considérée par les magistrats qui l'examineront comme fondée et qu'ils l'acceptent, c'est le procès de nos deux amis qui recommence.

Si, au contraire, la révision du procès est rejetée, la condamnation — qui entraîne l'électrocution — reste acquise, et seul le droit de grâce qu'exerce le gouverneur de l'État de Massachusetts peut jouer pour sauver de la mort affreuse nos deux malheureux camarades.

Dans le premier cas : acceptation de la révision du procès — et nous aimons à croire que cette sage solution, seule, interviendra — ce sera un premier succès remporté par la protestation internationale des travailleurs. Mais, pour que ce premier succès se transforme, à l'issue du second procès, en une victoire définitive par l'acquiescement de Sacco et de Vanzetti innocents, il faudra que le mouvement universel d'agitation non seulement se poursuive avec une vigueur nouvelle, mais encore qu'il revête un caractère de force, d'ampleur et de volonté qui dépasse en grandeur et en puissance l'effort déjà considérable, pourtant, fourni par les prolétaires du monde entier.

Il faudra, dans cette alternative, considérer comme une escarmouche le mouvement protestataire qui aura réussi à imposer la révision du procès. Et nous devons alors, plus que jamais, nous consacrer à étendre cette escarmouche jusqu'à en faire un combat gigantesque qui fasse confirmer aux juges leur premier geste et qui leur dicte impérieusement la décision qu'attendent avec angoisse les travailleurs de tous les pays : non le bague, non la prison, MAIS L'ACQUITTEMENT, LA LIBÉRATION DE SACCO ET DE VANZETTI.

Dans le second cas : rejet de la demande de révision, il nous faudra déployer encore plus activement, plus promptement les ressources décuplées d'une propagande incessante, car la décision du gouverneur pourra intervenir d'un moment à l'autre et, pour Sacco et Vanzetti, ce sera, ou la grâce, ou la chaise électrique.

Quelle que soit la nouvelle, bonne ou mauvaise, que nous apportera la journée du 1<sup>er</sup> novembre, que la révision soit acceptée ou rejetée, la solution définitive : nouvelle condamnation ou acquittement, grâce ou électrocution, sera celle que sauront, par leur action, imposer les travailleurs. Cette action ne peut pas ne pas peser dans la balance de la Justice américaine. Sachons lui donner du poids.

Plus que jamais, la protestation doit amplifier et s'intensifier. Plus que jamais, nous tenons entre nos mains le sort de Sacco et de Vanzetti.

L'agitation doit continuer. Elle continuera, sans faiblesse, POUR SAUVER SACCO ET VANZETTI.

### Les manifestations en province

Il n'est pas trop tard pour jeter un rapide regard en arrière et constater avec émotion combien la province a marché avec enthousiasme pour arracher à la mort les deux militants italiens. A cet égard, le contraste entre l'attitude de Paris et celle de la province est frappant.

Est-ce à dire que le prolétariat parisien est inférieur, en valeur et en courage révolutionnaire, au prolétariat provincial ? Non pas ! Mais les travailleurs de province ont

eu, en l'occurrence, sur leurs camarades parisiens, cet immense avantage de connaître l'affaire Sacco-Vanzetti, de se passionner et d'agir pour elle, sans que leurs mauvais bergers aient eu le temps d'appesantir leurs sales pattes sur le mouvement. Et quelle différence de résultats à enregistrer !

Du seul fait que le mouvement provincial a été spontané, qu'il s'est produit, sans la collusion inutile et pernicieuse des chefs, sur le simple contact direct de militants informés et de la foule, ce mouvement a été splendide.

Les militants de l'Union Anarchiste, qui ont fait connaître aux prolétaires de toutes les régions de la France l'affaire Sacco-Vanzetti, rapportent de leurs tournées un souvenir inoubliable.

Partout, en province, les travailleurs ont exprimé avec véhémence, dans les meetings, leur indignation contre l'odieuse canaillerie judiciaire sciemment préméditée et accomplie. Et partout aussi où cela leur a été demandé, ils ont immédiatement prouvé que leur volonté d'action n'était pas seulement platonique et qu'ils savaient, le cas échéant, la rendre concrète, effective et utile.

A Reims, sur un unique appel des orateurs, le meeting organisé par l'Union Anarchiste se termine par une démonstration imposante à travers les rues, parmi les ruines.

A Brest, même méthode et résultat identique. L'immeuble du consulat a été sérieusement mis à mal par les manifestants. Que le rédacteur d'une vague feuille locale à allure policière le veuille ou non, ses calomnies ne convaincront personne que l'action directe des travailleurs bretons s'est produite sous les excitations de l'envoyé d'une « société secrète boche ». Notre camarade Fister, n'est ni boche, ni français. Il est anarchiste. Délégué de l'Union Anarchiste, il fait — sans aucune rétribution, monsieur le rédacteur ! — de la propagande anarchiste. Un point, c'est tout.

St-Etienne, Le Havre, Marseille, ont connu également des manifestations dans la rue. Cette dernière ville — serait-ce une épigramme ? — a eu, elle aussi, « sa » grenade. Il paraît que c'est la mode, maintenant...

...Et toutes ces manifestations ont réussi, pleinement, parce qu'elles ont été spontanées, parce qu'elles sont parties d'en bas. Mieux ! Elles ont été violentes, tumultueuses — et personne n'en est mort, à Monsieur Georges Pioch...

C'est la preuve la plus formelle que, sans le sabotage des chefs communistes... et des autres, la manifestation qui devait avoir lieu dimanche dernier à Paris aurait réussi comme ont réussi les manifestations de province partout où elles ont été tentées.

Les manifestations sur la voie publique font partie intégrante de l'action pour sauver Sacco et Vanzetti. Partout où elles sont possibles, organisées, militantes ! Et partout où vous en appellerez au peuple, le peuple vous suivra. Allez-y !

### La voix des grenades

Dans le concert de protestations qu'a soulevé l'affaire Sacco-Vanzetti, une voix, inattendue mais puissante, a dominé le tumulte : la voix des grenades !

Quel pavé dans la mare, amis ! Et que de coassements !... Les grenouilles gouvernementales, policières, journalistiques et même communistes — il fallait s'y attendre ! — ont fait, sur un ton différent, un charivari assourdissant. Quel vacarme cela a-t-il provoqué et quel merveilleux sujet pour débiter de monumentales âneries...

Nous n'avons pas, ici, à nous étendre en des considérations oiseuses et superflues. Nos moyens d'investigation, bien modestes, ne nous permettent point de savoir si les « attentats » sont le fait d'agents provocateurs ou le geste de militants.

Si les « attentats » sont le fait d'agents provocateurs — c'est bien possible, après tout — il faut convenir que leurs auteurs sont bien maladroits d'aller, par exemple, « moucher » des flics — alors que le résul-

tat cherché par la provocation eût été le même si l'explosion de la salle Wagram avait blessé de seuls manifestants.

Si, au contraire, les « attentats » sont l'œuvre de camarades qui ont cru bien faire en les consommant, ce n'est pas à nous de les blâmer.

De tous temps, les anarchistes ont admis l'acte individuel. Ils ne l'ont jamais réprouvé. Ils ne le réprouveront pas plus aujourd'hui qu'ils ne l'ont réprouvé hier. Libre aux communistes d'applaudir au geste de Fritz Adler et de blâmer celui de Cottin. C'est une besogne dont nous leur laissons volontiers le monopole exclusif.

Quoi qu'il en soit, la voix des grenades a eu au moins deux résultats. D'abord, à la sortie du meeting de la salle Wagram, après l'explosion, les flics se sont montrés d'une douceur jacobinienne.

Ensuite, sans les grenades, et malgré la campagne de presse, de meetings, d'affiches, de tracts, de brochures, la grande presse, pourtant bien informée, aurait toujours laissé ignorer à ses innombrables lecteurs, l'infamie criminelle dont sont victimes Sacco et Vanzetti.

L'opinion publique française tout entière est saisie, aujourd'hui, de l'affaire Sacco-Vanzetti... grâce aux grenades. Qu'elles en soient louées !

## AUTOUR de la MANIFESTATION

# Histoire d'une Trahison

Au-dessus de ces hommes, Sacco et Vanzetti, qui ont mérité l'honneur d'être des martyrs de l'idée, il y a les principes éternels de justice. Et chacun comprend, à quelque parti il appartienne, que si par indifférence, lâcheté, veulerie, on laisse se perpétuer l'attentat, l'existence des idées est en danger et la vie des champions du progrès définitivement à la merci des forces de conservation et de réaction sociales.

En ce pays où, malgré les affaissements de la conscience collective, subsiste au fond des cœurs et des cerveaux une étincelle de ce feu sacré qui accomplit les plus grandes choses de l'histoire, devait naître un mouvement populaire puissant pour Sacco et Vanzetti, comme il s'en produisit un jour jadis pour Francisco Ferrer.

Pourquoi faut-il qu'à côté des idées il y ait des intérêts ? Pourquoi faut-il que contre l'élan passionné du peuple se dresse subtil, opiniâtre, sournois, l'intérêt des hommes de parti ?

S'il est un phénomène historiquement démontré, c'est bien le fait d'escamotage des mouvements populaires lorsqu'ils s'imposent, soit par le mystère dont ils s'enveloppent, soit par le prestige dont ils se parent : sorciers ou prêtres d'hier, policiers d'aujourd'hui.

L'épisode que nous venons de vivre de cette manifestation qui, normalement dirigée, eût dû converger vers l'ambassade américaine, puisque c'est en Amérique que se commet le crime, échoue dans une cour de manœuvre communiste banalsarde, apporte une illustration de plus à la thèse que nous n'avons jamais cessé de défendre : de la nuisance absolue de l'intrusion politicienne dans les affaires du peuple.

Le concours du Parti Communiste s'effrita au moment où le mouvement d'un bas déchaînement finissait par l'appel du Libérateur avait pris une certaine ampleur. Une dénonciation de deux camarades à l'Union des Syndicats déclancha, le 10 octobre, l'intervention des gros États-majors. L'assemblée de l'Union des Syndicats ayant décidé qu'un meeting serait organisé au nom de l'Union et qu'après ce meeting il y aurait une manifestation à proximité de l'ambassade, le secrétaire Monmousseau crut devoir lancer une convocation pour la création d'un Comité d'action qui allait fatalement servir d'instrument ou de terrain de manœuvre aux politiciens inspirés de Briand.

Monmousseau avait trouvé le moyen d'engager les États-majors communistes dans un mouvement d'essence préfabriquée et anarchiste, et il se déchargeait en même temps d'une responsabilité syndicaliste qu'il n'était pas de taille à supporter. Les anarchistes ne pouvaient bouter au nouvel organisme d'initiative monmousseuiste. Leurs deux délégués furent assez heureux dans la première séance pour faire prevailoir l'idée, précédemment adoptée par le bureau de l'Union des Syndicats, qui comportait un meeting salle Wagram et une manifestation près de l'ambassade américaine.

Ce fut là, ou du moins l'aurait dû être la charte du Comité d'action. Mais il fallait compter avec les politiciens ! Leur plan prémédité était de capter le mouvement, de l'endiguer afin qu'il n'y eût pas de casse, afin que M. Briand ne se trouvât mis en mauvaise posture ni devant les camelots du roi qui l'attaquent,

ni devant les États-Unis qui lui préparent un accueil triomphal.

A la réunion précitée du Comité d'action, le délégué de la Fédération Communiste — il n'y en avait qu'un alors — le citoyen Sauvage, s'affirma, d'accord avec les autres délégués, sous réserve que son organisation donnerait une adhésion ferme à une prochaine séance, et celle adhésion elle ne pouvait décemment la refuser.

A la réunion suivante, Sauvage se montra beaucoup moins persuadé des bonnes dispositions de sa Fédération ; il fut décidé que deux membres du Comité d'action se rendraient à la séance de cette Fédération pour essayer de convaincre les hésitants. Le sort ironique désigna pour cette mission singulière nos camarades Lecoq et Roussel. Georges Pioch voyant venir ces indésirables eut un beau mouvement de dignité outragée, ce à quoi Lecoq répondit avec tant de courtoisie que, désarmé, Pioch faillit lui céder une place d'honneur au bureau. Le résultat de cette séance fut d'ailleurs désastreux pour Pioch, compulsière renégante et masque balzacien (!) davantage tourné vers les plaisirs de la table que vers les heurts de la rue, encore qu'il ne lui déplaisait point de sentir la foule frémissante à ses pieds esthétiques.

Un homme comme Pioch — ne peut être mis knock-out : il rebondit tel Bibendum. On le vit apparaître, bien qu'il n'eût aucun titre pour y venir, à la réunion du Comité d'action du jeudi. Il était radieux : une grenade avait éclaté à l'ambassade ! Pour Pioch il y avait là l'indication certaine que la manifestation devant l'ambassade ne pouvait avoir lieu et qu'on devait songer à la faire ailleurs.

« Pensez aux responsabilités, camarades ! »

Ce point de vue, vivement combattu par les anarchistes, ne l'emporta pas encore.

Le grand meeting parfaitement réussi du lendemain, l'affirmation donnée par Cachin qui irait manifester à l'ambassade, ne laissaient pas pressentir la manœuvre qui, le samedi, allait si bien réussir aux escamoteurs. Cachin, les journaux, les journalistes, paraissaient opiner vivement pour la manifestation telle qu'elle avait été décidée par le Comité d'action. La démonstration paraissait fixée sauf retour. Malgré l'interdit gouvernemental, le point de concentration naturel était l'ambassade. C'est autour de ce centre que devaient graviter les masses populaires. Il ne s'agissait pas de forcer les barrières policières, mais il était évident que tout le quartier de l'ambassade pouvait être investi dans un rayon plus ou moins étendu.

Voilà ce que les politiciens ne voulaient à aucun prix. Et si par calcul ils n'osaient dévoiler leurs projets en public, ils se réservaient, l'heure de la manifestation approchant, d'entraîner le cortège bien loin, du lieu où il importait qu'il fit entendre sa clameur.

Ce machiavélisme élémentaire nécessitait deux choses :

1<sup>re</sup> Une machine « lourde et apparente » de répression que Briand ne manqua pas de mettre en position ;

2<sup>e</sup> Un point de concentration périphérique, laissant les coudees franchées pour le recul : l'attrail policier produirait certainement sur place l'effet moral escompté et d'autant mieux que l'on croirait parler :

« Prenez garde, le gouvernement veut sa journée ! » Ce qu'il fallait trouver immédiatement, on était à quelque douzaine d'heures de la manifestation, c'était le fameux point de concentration.

Il se passa ceci. Le Parti Communiste convoqua d'urgence le Comité d'action. Nos camarades ne furent pas peu surpris de trouver à cette réunion un nombre considérable de citoyens qui ne faisaient nullement partie du Comité. Il y avait là une bonne trentaine de membres du parti et des syndicats, Treint et Cachin, du Comité directeur, Auclair, des Jeunes Communistes, etc... Comme Lecoq et Le Meilleur manifestèrent leur étonnement et s'informèrent des raisons de cette mobilisation insolite, Monmousseau, que nous retrouvons ici en famille, leur tint ce langage stupéfiant : « Vous comprenez, une manifestation, c'est quelque chose de grave. Il y a des responsabilités terribles. Je n'ai pas cru devoir engager seule l'Union des Syndicats et j'ai voulu prendre conseil de quelques militants avertis. »

Nos camarades firent alors remarquer que Monmousseau avait le droit d'appeler aux militants anarchistes. Cette omission étant volontaire, il faut conclure que Monmousseau, situé en présence des responsabilités immédiates se réfugia dans l'ombre protectrice du Parti Communiste. En des termes qu'il affectionne, le syndicaliste Monmousseau s'est salement « dégonflé ».

Pioch, visage balzacien, etc., a le privilège des entrées à sensation. Il rayonne de joie, cet illustre brave. Qu'apporte-t-il donc ? Une lettre du Comité directeur signée de Frossard, le Trotsky chauve du parti. Frossard tempête et s'indigne : « Comment, la Fédération Communiste de la Seine adhère à un mouvement qui n'est pas le sien, à un mouvement chaotique, anarchique, désordonné, sans discipline ni hommes de confiance ? Quelle horreur ! Répudiez-moi ça et vite. Exigez une manifestation « organisée ». Imposez qu'elle ait lieu au Pré-St-Gervais, selon la bonne tradition ou sinon retirez-vous ! »

L'effet de ces paroles fut réfrigérant. Même Cachin, même Treint — deux membres éminents du Comité directeur pourtant — ne pipèrent mot. Mais Cachin avait une idée de derrière la tête. Il lança : la *Bois de Boulogne* ! Monmousseau se mit à braire : « Oui, le Bois de Boulogne, c'est ça, c'est ça, nous serons chez nous ! » Mais une voix dans l'auditoire dit : « Pourquoi ne choisissons-nous pas l'avenue de la Grande-Armée ? Il y a l'Étoile devant et Neuilly derrière. A l'Étoile l'appareil gouvernemental, à Neuilly la route libre. Et puis, les courses à Longchamp... Jamais la police n'osera s'attaquer aux sportifs. Nous profiterons donc de leur passage. »

Cet obscur eut pu s'écrier : *Eureka !* Cachin était tiré d'affaire : « Vite, camarades, nommons une commission pour régler les détails de la manifestation, avenue de la Grande-Armée ! »

Le lendemain, dimanche, les journaux, comme par un fait exprès, annonçaient la manifestation... à la porte Maillot. Le tour était bien joué, très bien joué. Aristide buvait du lait et Mossier Leullier pouvait taper sur le ventre du secrétaire d'ambassade américain et dire : « T'en fait pas, ma vieille, on les a eus ! » (Cliché du *Matin*.)

Les anarchistes essayèrent bien de s'op-

poser à la besogne malpropre des politiciens qui « la faisaient à l'influence ». Ils présentèrent une résolution maintenant la manifestation à proximité de l'ambassade avec des points de rassemblement éloignés, ceci afin d'éviter les embouteillages que la police cherchait à créer près des stations de métros.

Treint, qui est tout autre chose qu'un travailleur, eut à l'adresse de nos camarades un mot charmant : « Il faut en finir avec ces organisations qui ne représentent pas la classe ouvrière ! » Et Pioch, qui a le tympan d'enclume et l'abdomen vibrant, Pioch dit : « On ne peut admettre que pareilles propositions soient faites sur un tel ton ! »

Au vote la proposition anarchiste recueillit deux voix : celle de l'U.A. et celle de l'A.R.A.C.

Sur quoi nos camarades quittèrent la séance en criant : « Messieurs les employés de Briand, sabotez la manifestation à votre aise ! Nous n'entendons pas être vos complices, mais nous venons demain avec le peuple ! »

Telle est l'histoire, élaguée de certains détails qui ne sont pas sans saveur pourtant, des procédés et des manœuvres qui ont abouti à faire de la manifestation pour Sacco et Vanzetti — manifestation qui ne pouvait produire son effet qu'à la condition d'être l'affirmation enthousiaste et énergique du sentiment populaire — une exhibition dérisoire de citoyens désorientés, hésitants, craintifs, conduits par des trouillards et des coquins.

Nous avons parlé de trahison, nous maintenons l'expression. Il n'y en a pas d'autre qui puisse s'appliquer à une série de faits, à un enchaînement de procédés qui témoignent de l'existence d'une volonté directrice occulte et supérieure. Quelle serait cette volonté, sinon le gouvernement lui-même ? Briand, le camarade, ne tient au pouvoir qu'à la complaisance des communistes qui ne veulent rompre délibérément avec lui.

Dans cette aventure, reconnaissons-le, les anarchistes ont péché par leur éternelle absence de pénétration politique. Ils auraient dû refuser énergiquement d'admettre la participation du Parti Communiste à une action qui, pour avoir des chances de réussir, devait se poursuivre dans le droit chemin ouvrier et révolutionnaire.

Ils avaient fait une première fois, lors de l'occupation de la Ruhr et des menaces de nouvelle guerre, l'expérience de ces Comités d'action ébène-choulistes qui ne servent qu'à stériliser les énergies et à couvrir les lâchetés personnelles sous une sorte d'entité collective. Et bien que cette fois-ci, la manœuvre politicienne ait été amorcée et soutenue par des syndicalistes menteurs à leurs promesses, les anarchistes auraient dû flairer le piège et dénoncer, dès la première heure, le changement de caractère de l'action qui, infailliblement, devait résulter de l'intrusion politicienne.

Il suffit que nous fassions cet exposé et cette confession pour qu'à l'avenir rien de semblable ne puisse se renouveler.

Toutours avec le peuple. Mais jamais avec les politiciens. Toujours parmi les prolétaires en révolte et contre les États-majors, endormeurs, égareurs et traîtres à leurs engagements verbaux au moment décisif des responsabilités.

L'UNION ANARCHISTE.

## Et la répression commence...

Une agitation à caractère révolutionnaire ne peut se développer, sans qu'aussitôt la répression gouvernementale n'essaie d'y mettre entrave. La campagne pour Sacco-Vanzetti, aura, elle aussi, ses victimes.

Après l'explosion de la salle Wagram, où elle avait été blessée, notre bonne et dévouée camarade Germaine Linthaut a été arrêtée. Faute de mieux, on l'accuse d'avoir lancé la grenade qui blessa les agents.

La seule charge relevée contre notre amie repose sur la déposition d'un marchand qui l'aurait entendue, au cours d'un meeting, tenir des propos « anarchistes » des représailles dont serait victime, un jour prochain, la canaille policière.

Qu'il nous soit permis de dire que cette présomption est notoirement insuffisante pour maintenir en prison une travailleuse qui assure le pain quotidien de sa vieille maman et de son jeune bambin.

En attendant la libération, qui ne saurait tarder, de Germaine Linthaut, nous demandons pour elle la mise immédiate au régime politique, auquel elle a droit, incontestablement.

Notre ami Cané, du Comité de Défense Sociale, et le camarade Baptiste, du Parti Communiste, ont été arrêtés samedi matin. Leur crime ? Avoir prononcé, eux aussi, des paroles susceptibles d'armer le bras des lanceurs de grenades.

Un militant de Boulogne, Aimable Lefèvre, a été perquisitionné et mis en état d'arrestation, sous une inculpation aussi dérisoire.

Un autre fait, plus grave, celui-ci : Un camarade, nommé Escure, considéré comme un libérateur très dangereux — c'est la police qui l'affirme — a été arrêté et perquisitionné. Si nous en croyons l'organe officiel de la Tour Pointue, la Liberté, on aurait trouvé dans sa chambre tout un dépôt d'armes, de munitions et d'explosifs divers, ainsi qu'un attirail complet pour la fabrication de bombes. Et tout cela dans sa petite chambre d'hôtel.

Nous savons que des camarades travaillant dans les régions dévastées ont, au cours de leurs travaux, l'occasion de découvrir des engins de guerre de toute nature : brownings, grenades, coutous de nettoyeurs de tranchées, etc... Qu'il y ait-il d'étonnant à ce que d'aucuns aient le désir de collectionner des panoplies très diversement assorties ?

Que certains, parmi eux, commettent l'imprudence de transformer leur « home » en laboratoire, ce n'est pas une preuve suffisante qu'ils soient les exécuteurs des « attentats » qui terrorisent la police, les gouvernants, les bourgeois... et même les communistes éprouvés !

Pour Escure, comme pour les autres nous exigeons le régime politique — en attendant leur libération.

### Nous demandons la parole

Les chefs socialistes — qui ne manquent pas de culot — prétendent tirer les leçons de la démonstration de dimanche, les leçons donc de leur trahison. Ils conviennent à cet effet les adhérents de leur Parti à une grande réunion qui se tiendra l'après-midi de dimanche, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Dans l'intérêt de la vérité, et pour que les camarades puissent tirer les vraies leçons de cette démonstration, il est indispensable que nous soyons par eux entendus, nous qui pouvons établir cette trahison.

Aussi, par-dessus la tête des chefs, nous demandons la parole aux militants sincères du Parti socialiste-communiste.

Dimanche, nous serons à l'entrée de la salle.

LE MEILLOR, LÉOIN.

## Une bonne initiative

L'Union Anarchiste vient de faire un tirage de deux cent mille tracts destinés à alimenter la campagne en faveur de la libération de nos camarades Sacco et Vanzetti.

Tous les groupes anarchistes et les individualités, toutes les sections du Parti communiste, celles de l'A. R. A. C., ainsi que les syndicats et Unions de syndicats sont priés de faire leurs commandes dans le plus bref délai.

Ces tracts sont à la disposition des organisations au prix de 9 francs le mille. Franco : 10 francs.

La Librairie et les Bureaux du LIBÉRAIRE seront ouverts dimanche jusqu'à midi pour faciliter la distribution de ces tracts aux amis qui ne pourraient passer les prendre que ce jour.

Adresser les commandes à Bertelotto, 69, boulevard de Belleville, Paris, 11<sup>e</sup>.



# CONTRE SACCO ET VANZETTI

## Comment ont opéré les juges américains

### Une preuve irréfutable de l'indignité des juges dans la première affaire

Nous publions la lettre suivante de l'Amérique du Nord qui démontre clairement l'innocence de nos camarades Sacco et Vanzetti, victimes du capitalisme monstrueux et de la magistrature complice d'oppression, menacés de la peine de mort.

La présente lettre est la suite d'une autre que nous avons envoyée précédemment et que nous regrettons de ne pas pouvoir publier par le fait qu'elle ne nous est pas parvenue.

Si j'avais eu à mon côté, m'a dit Vanzetti, un avocat plus à la hauteur, sincère et impartial, j'aurais dû être libéré déjà depuis le premier jour du procès. Je suis innocent.

« Que je suis innocent » le sait aussi le même Katsman, qui a dit aux jurés : « Si nous devions croire les témoins, nous devrions acquiescer Vanzetti, mais les témoins sont tous des Italiens, menteurs et amis de l'inculpé qui, non seulement est Italien, mais est aussi inconnu et en conséquence ennemi juré de nos institutions. »

Pendant que Vanzetti me citait toutes les monstruosités ourdies contre lui pour masquer au mieux l'absence de tout élément de preuve suffisant pour l'envoyer au moins pour une période non inférieure à dix ans et non supérieure à 15 ; le temps passait rapidement. Les quinze minutes prescrites par le règlement des prisons étaient écoulées, le gendarme est arrivé avec un regard féroce et pénétrant pour interrompre notre conversation.

Alors, j'ai fortement serré la main à ce fier enfant du malheur, à cet ardent combattant, lui disant : Courage, mon cher camarade, nous, les prolétaires internationaux, nous saurons des grilles féroces de cette bête sanguinaire qui est Katsman.

Je l'ai embrassé fraternellement, et je suis sorti rapidement, les larmes aux yeux, le cœur débordant de haine, serré d'angoisse et de douleur.

Et maintenant que sur les épaules voûtées sous le poids du travail, plus que l'âge sur Vanzetti pèsent quinze ans de travaux forcés, maintenant que le juge de l'inquisition la condamné à cette dure, terrible peine pour un crime qu'il n'a ni rêvé, ni commis, maintenant je réplique à vous tous, mes chers camarades, à vous tous honnêtes et conscients travailleurs du monde entier, permettez-moi-nous qu'en plein 20<sup>e</sup> siècle de telles monstruosités puissent être accomplies par les sœurs de l'ordre, de la loi, sanctionnées à peine de mort.

Non, une voix nouvelle en nous-mêmes : agissons-nous ! Sauvons des innocents !

Pendant que Vanzetti est en train de purger la terrible condamnation à Charleston pour la tentative de vol à main armée contre le payeur de la L. O. White Co. de Bridgewater qui a eu lieu le 24 décembre 1919, lui, Vanzetti se trouvait à Plymouth où il était domicilié depuis plusieurs années et où il était marchand de poisson ; les juges de la république du dollar ayant à leur tête le sinistre Katsman, sont en train d'ourdir dans les cloaques de la police un deuxième procès pour les faits de South Braintree qui a eu lieu le 15 avril 1920.

Celui-ci les englobe tous deux, c'est-à-dire Nicolas Sacco et Bartolomeo Vanzetti.

Mais dans le prochain procès il s'agit, si on réussit à établir leur culpabilité, de la peine capitale, de la chaise électrique. Mais continuons sur notre voie, et cherchons de mettre en évidence l'innocence de Vanzetti. Cela, ainsi qu'il résulte des dépositions faites sous serment des 18 témoins favorables.

L'innocence de Vanzetti est crée même par les arbres et les feuilles de Plymouth.

Le 21 août 1920, sur l'automobile de l'ami C. Rolli de Brockton, Vincenzo Giovanniello et moi, nous nous sommes rendus, pour la deuxième fois, dans l'ancienne petite ville des pèlerins de 1621, à Plymouth. Cette fois, dans le but d'interroger tous ceux qui, dans le procès contre Vanzetti, avaient déposé en sa faveur en établissant cet alibi qui par lui-même est un rayon de lumière qui fait ressortir trop clairement l'innocence de Vanzetti.

Je les ai tous interrogés. Les lecteurs, les vauriens et tous ceux qui s'intéressent à cette noble cause, pourront entendre de leur propre bouche la vérité incontestable et incontestable.

1. Témoin : Vincenzo Brini, Cherry St. Court n° 5. Je déclare et jure d'avoir vu et parlé avec Bartolomeo Vanzetti, dans la matinée du 24 décembre 1919, à 6 h. 30.

2. Témoin : Alfonsina Brini, épouse du sus-nommé, confirme la déposition susdite en ajoutant avoir personnellement parlé à Vanzetti avant que les sirènes de la Plymouth Cordage Co. — la seule industrie de cet endroit — n'appellent ses 2.000 esclaves au travail.

3. Témoin : Bernardino Brini, fils des sus-nommés, Alfonsina et Vincenzo, garçon de treize ans. Il parle très bien l'anglais. Il a résisté à « au jeu des questions » insidieuses du féroce inquisiteur Katsman. Il affirme avoir accompagné Vanzetti pendant toute la journée du 24 décembre 1919

en poussant la voiture à bras sur laquelle se trouvait le poisson que Vanzetti vendait. Depuis le matin de très bonne heure, il a été avec Vanzetti, et ils ne se sont jamais quittés.

4. Témoin : Carlo Balboni, 45, South Cherry St., affirme avoir vu Vanzetti, lui avoir parlé et lui avoir acheté de l'anguille dans la matinée du 24 décembre 1919, à 6 h. 45.

5. Témoin : Margherita Fiochi, demeurant à South Cherry St., a 1<sup>re</sup> profonde-ment émue m'a dit : « Ainsi que je l'ai affirmé sous la foi du serment à la cour, je peux vous répéter à nous-même : j'ai vu, j'ai parlé et j'ai acheté du poisson à Vanzetti pendant la matinée du 24 décembre, à 9 h. 30, en 1919.

6. Témoin : Buongiovanni Adelaide, 3 South Cherry St., elle affirme en jurant avoir vu, parlé et acheté du poisson à Vanzetti, dans la matinée du 24 décembre 1919, à 4 h. 40.

7. Témoin : Maria Fortini, 35, Cherry St., Elle m'a dit : Moi, comme j'ai juré à la cour, je suis prête à jurer toujours que j'ai revêtu Vanzetti vers 6 h. 15 du matin, le 24 décembre 1919. (Vanzetti était en prison chez Mme Fortini. Il s'est habillé rapidement. Les quinze minutes prescrites par le règlement des prisons étaient écoulées, le gendarme est arrivé avec un regard féroce et pénétrant pour interrompre notre conversation.

8. Témoin : Vincenzo Longhi, 42, Cherry St., Il dit avoir acheté du poisson de Vanzetti vers 6 heures 45 du matin, le 24 décembre 1919.

9. Témoin : Augusta Malaguti, 48, Cherry St., A juré avoir vu et parlé à Vanzetti, lequel elle a acheté du poisson, dans la matinée du 24 décembre 1919, vers 7 heures 10.

10. Témoin : Rosa Balboni, 10, Cherry St., Jure avoir acheté du poisson de Vanzetti, avec lequel elle échangeait quelques mots, dans la matinée du 24 décembre 1919, vers dix heures.

11. Témoin : Giovanni De Carli, 301, Court St., Il dit : J'ai juré et je suis prêt à jurer mille fois d'avoir vu et parlé à Vanzetti, entre 7 h. 20 et 7 h. 40, dans la matinée du 24 décembre.

12. Témoin : Esterina Cristofori, 7, Susan Land, A dit avoir vu et parlé à Vanzetti entre 10 h. 45 et 11 heures, dans la matinée du 24 décembre 1919.

13. Témoin : Matteo Sassi, C. Biss Corner, Assure en jurant avoir vu et parlé à Vanzetti, dans la matinée du 24 décembre 1919.

14. Témoin : Enrico Bastone, Baker (boulanger), Cherry St., A dit : Je jure et affirme d'avoir vu et parlé à Vanzetti, dans la matinée du 24 décembre 1919, vers 8 heures du matin. Le 24 décembre 1919, et je me rappelle même que Vanzetti est venu dans mon jour pour me demander de lui prêter (contre paiement, bien entendu) la voiture et le cheval que je possède, l'assurance que je n'ai pas pu lui accorder, parce que l'un et l'autre m'étaient indispensables.

Ceux-ci sont les témoins que j'ai interrogés, le 21 août, lorsque j'ai été à Plymouth. Beaucoup d'autres parmi lesquels les deux agents de police, peuvent déposer sur les mêmes circonstances.

Les deux agents de police non interrogés qui étaient chargés de surveiller tous les pas de Vanzetti, étant signalé à la police comme anarchiste convaincu, ont tout de même juré de l'avoir vu le matin et l'après-midi du 24 décembre 1919, à Plymouth, en train de travailler.

D'ailleurs, la tentative de Bridgewater a eu lieu vers 11 heures du matin et de Plymouth au lieu de l'attentat il y a environ une vingtaine de milles. Donc, comment Vanzetti pouvait-il se trouver à Plymouth et à Bridgewater en même temps ?

Voici le résultat des dépositions des témoins. 18 contre trois dont l'un de ces derniers est un garçon de 14 ans qui, d'abord, a affirmé que l'homme vu par lui, le 24 décembre, était sans moustaches, ensuite qu'il avait les moustaches courtes, à l'américaine, mais comme il s'est trouvé que Vanzetti a toujours porté les moustaches tombantes, le garçon a dû substituer à sa première déclaration que l'homme en question avait les moustaches longues et épaisses.

Mais la ruse de cette déposition est d'autant plus évidente que ce même garçon pressé absolument par la défense a dû dire que l'étranger, vu par lui, courait comme un Européen.

— Comme un Européen ? réprit l'avocat. Un Européen norvégien ou russe ?

Non, il courait comme un Italien.

Fatalité ! Comme si un Italien avait une façon propre et spéciale de courir. Mais quel dire ? Ce sont des choses qui ne sont possibles qu'en Amérique, dans la République de Jefferson, prostituée aux truands modernes du crime légal.

Ces témoins ont tous prêté serment. Il n'y a pas de milieu : s'il s'agit de faux té-

moins pourquoi alors ne pas leur faire un procès et les condamner ?

Si par contre ils sont reconnus « coupables » pourquoi ne pas mettre Vanzetti en liberté ? Est-ce donc cela que le « Free Country » si bien célébré à la clique de Glottit par l'On Morgari ?

Si la district attorney, après avoir torturé les témoins avec cent mille questions insidieuses pour les confondre, n'est pas parvenu à leur faire changer leurs dépositions écrasantes, cela signifie qu'ils ont dit la vérité et qu'on n'a pas le courage de les condamner comme faux témoins malgré le verdict infâme qui frappe Vanzetti.

Mais les témoins sont tous Italiens, a dit l'« Ilustre » magistrat Katsman, le représentant de la L.O.I.

Les jurés achetés peut-être pour quelques dollars payés par l'Etat, la L. O. White Co. et par la Plymouth Cordage Co. ont passé outre à la parole véritable et impartiale, ils ont fermé les yeux et ont émis un verdict de culpabilité, sachant bien qu'ils condamnaient un innocent.

Il est prouvé que Vanzetti se trouvait à Plymouth le 24 décembre 1919, c'est-à-dire au même jour et à la même heure où le crime de Bridgewater a été commis, et ce crime lui est attribué. Il est innocent. Il faut le sauver de l'une et de l'autre conspiration.

C'est nous qui devons le sauver, nous les révolutionnaires qui sommes les pionniers de la véritable justice.

Pour la liberté et la vie de Sacco et Vanzetti qui dans peu de jours seront poursuivis, il est nécessaire de faire entendre aux trois millions d'habitants de la Nouvelle-Angleterre, la voix de la conscience, de la solidarité et de la révolte. Il est nécessaire que ces familles et insatiables instruments de l'inquisition moderne soient solemnellement condamnés et blâmés par la conscience universelle !

Brooklyn, Mass le 1/5/1921.

DEBIAS.

(1) Lettre publiée par l'«Avenir Anarchiste», de son correspondant américain.

## «Le plus court chemin.»

Le chemin le plus direct pour aller au Pôle Nord, c'est de se diriger sur le Pôle Sud. Par conséquent, la meilleure manière d'arriver à l'ambassade américaine, lorsque l'on se trouve porte allée, c'est de fuir vers l'équateur.

C'est clair et précis. Seuls, les malintentionnés, les critiques acerbes ou les anarchistes peuvent trouver à redire. Mais c'est ce que de tout temps on n'a pas employé cette habile manœuvre, exemple la marche triomphale après Charleroi, et la magnifique marche en arrière sur Bordeaux en septembre 1914. Devant de pareils précédents, il faut s'incliner.

D'abord, nous devons remercier les illustres potentats de l'U. S. S. de la F. de la S. et du P. C. pour leur gracieux concours et leurs habiles manœuvres.

Monsieur le capitaine, à été superbe, et l'on doit leur rendre de son courage et de son dévouement. En qualité d'ancien cheminot, il a évité le tamponnage, il a serré les freins frénétiquement, il a fait machine arrière, il a su arrêter l'effervescence de la manifestation. Par ses changements d'aiguillage, il a, par une voie de bifurcation, amené le défilé sur la ligne de banlieue où cela s'est terminé par un arrêt brusque.

Le sympathique Pichot a travaillé dans le même esprit d'abnégation. Partisan des moyens détournés et de la ligne oblique, il a consciencieusement Pichot et sapé la manifestation.

D'accord avec son ami Froussard, il a écrit des lettres nouvelles, des lettres neuves et beaucoup de nouvelles, en dépit de son gros ventre il s'est redressé un coulisier hors ligne.

Quant au valeureux Train, arrière, — capitaine, — aux pompes funèbres de la cadence, il a cadencé et nous a dit tout éloges. Par altruisme, il a essayé par son verbe haut et son habitude au commandement et de la discipline, d'encadrer la manifestation et de la mettre au pas. L'on peut, sans être l'axe d'exagération, bien augurer du capitaine Train.

L'habitude de la cadence nous a permis de croire qu'il mènera le mouvement syndical au pas accéléré... à moins qu'il ne soit forcé, un jour, de prendre la porte au pas de gymnastique.

N'oublions pas l'illustre Cachin, le moderne chât-botté, l'homme aux déviations et aux retours à la sagesse. Le lieutenant zéro du P. C. a eu un trait de génie et un mot heureux. Il n'en manquait pas de traits depuis qu'il est attelé au char de l'Etat et que sur ses épaules reposent les responsabilités de... bien des choses. Son mot heureux fut : « Tous à Levallois et notre but est atteint. » Tous les éléments ont obéi à Rome, et les retournements de cette machine à pouvoir, exemple : Clemenceau, Briand, Millerand et tutti quanti.

« Tous à Levallois » aussi, a-t-il raison de dire, que le plus court chemin pour aller au Pôle Nord, c'était de se diriger sur le Pôle Sud.

M. RAYMOND.

Les camarades qui ont, pour tout CE QUI CONCERNE LE JOURNAL, de l'argent à nous adresser, sont invités à utiliser le chèque-postal : Lecoln 31.007. Les frais ne se montent qu'à 0 fr. 15 quelle que soit la somme expédiée.

Les mandats-poste sont priés de les envoyer au nom de Lecoln. Ceci pour nous éviter bien du dérangement et bien des inconvénients.

# Un «Révolutionnaire vertueux»

## VICTOR SERGE

L'agent du gouvernement moscovite, Victor Serge, est une vieille connaissance à moi. J'avais promis d'écrire les lecteurs de ce journal sur son compte, il y a bien six mois de cela. Mais l'indignité du sujet m'écouait à ce point que je ne pouvais me résoudre à tenir ma promesse.

Après l'attaque canaille perpétrée contre la grande et noble figure de Bakounine, obligation m'est faite de dire ce que je sais de Kibalichitch, menteur et calomniateur à gages.

J'ai connu Kibalichitch à une époque où gamin imberbe, il « voyantait » les Jeunes gardes socialistes de la Maison du Peuple à Bruxelles. La chrysalide annonçait déjà le papillon qu'elle allait devenir : Chassé de la Maison du Peuple avec une demi-douzaine de « copains », de Kibalichitch fonda un « groupe révolutionnaire » qui s'abattit comme un essaim bourdonnant sur la demeure de mon ami G. M. ; lequel, avec le concours d'un camarade typographe et le mien, était dans un charmant village de la banlieue bruxelloise, un périodique anarchiste, « Le Révolté ».

Enrichi de ces collaborations nouvelles, le Révolté ne tarda pas à prendre, au grand dam de son fondateur, une tournure individualiste prononcée. Le groupe « Le Révolté » l'orienta rapidement vers l'illégalisme verbeux alors en vogue. En Russie, en Angleterre, des actes d'expropriation s'élevaient produits avec retentissement. Le Révolté s'en empara comme d'un thème favori de propagande. A cette époque le Russe Harleinstein et quelques autres avec lesquels Kibalichitch entretenait des rapports journaliers pratiquaient l'expropriation armée à Bruxelles.

Un commerçant israélite, bourgeois sympathique, dont la bourse était largement ouverte aux réfugiés, fut leur victime. L'espèce de bombe qui avait servi à cet exploit fut découverte par hasard dans un terrain vague et la chasse commença. Harleinstein retiré à Gand se défendit quand on vint l'arrêter ; il tua deux policiers. Jugé, condamné aux travaux forcés, son procès donna lieu de la part de Kibalichitch à de violents pamphlets contre les juges et à une apologie de l'illégalisme.

Eti puis, peu de temps après, Kibalichitch prit son vol pour Paris sans m'avoir auparavant extorqué cinquante francs sous le prétexte de porter un secours urgent à Harleinstein.

Tel était donc Le Révolté : provocateur d'illégalisme héroïque par l'écrit, ami et complice d'expropriation par le fait, — au demeurant ne travaillant jamais, vivant d'on ne sait quoi et pratiquant de l'estampage.

Quel est donc le genre d'Anarchie dont le personnage pouvait logiquement se revendiquer ?

De quelle boue était donc pétrie l'idée qui recrutait de tels champions ? On devine bien qu'un gaillard aussi lancé de Kibalichitch ne devait manquer de trouver à Paris un emploi et une demeure à sa taille. Il alla à l'Anarchie. Il en eut bientôt la direction. Alors s'ouvrit l'ère des grandes réalisations, le temps des fructueuses moissons illégales. L'estampage ne se faisait plus à la petite semaine, avec humilité. On procédait au grand jour, sur l'échelle la plus large et en paradant.

Un exemple : Le camarade Lazareff, étudiant bulgare, piqué de la tare littéraire comme la plupart des Slaves, voulait se faire imprimer un « chant du cygne ». Il s'en fut trouver Kibalichitch qui l'accueillit avec la sourie et lui promit des épreuves en huit jours moyennant des arrhes. Une somme rondelette fut ainsi versée, mais quand Lazareff se présenta pour avoir les épreuves, Kibalichitch et son acolyte lui présentèrent une couple de pistolets terriblement éloquentes. Le pauvre Lazareff n'eut que la ressource de porter son cas en réunion publique, mais alors il fut rossé par les chevaliers de la Dame.

Une bande de rastaquouères et de voyous peuplèrent la cave de l'Anarchie. Parmi eux quelques éléments non corrompus mais dévoyés, qui avaient cru leur désertant le travail ils réaliseraient leur moi (1). Ce sont ceux-ci qui allaient devenir les Bandits tragiques sous l'influence de ceux-là.

Je revois Carouy, un ouvrier tour-

neur, Jean Debois, un typographe, Callemmin, apprenti imprimeur. Ils étaient du groupe Le Révolté ; ils en subissaient l'influence. Aussi longtemps qu'il me fut possible de contrebalancer cette influence, Carouy, Jean Debois, Callemmin, ne dérogeaient point aux principes anarchistes tels qu'ils se dégagent de l'œuvre de nos classiques. Mais du jour où ces jeunes gens quittèrent leur pays pour se replacer sous la coupe morale du Smerdiakov de l'Anarchie, rien ne pouvait les sauver. Esprits faibles, sans culture profonde, auto-suggestionnables à l'excès, ils devinrent aisément la proie du monstre dévorant de l'illégalisme.

On leur avait dit qu'il fallait « vivre sa vie » coûte que coûte, que pour atteindre cet objectif tout était permis, que les « poires » étaient faites pour être pressurées, que les « forts » n'avaient pas mieux à faire que d'écraser les « faibles », ceci au nom de Le Dan-te !

On leur avait dit encore que par un coup d'audace il était possible de se libérer du fardeau de l'exploitation capitaliste et d'accéder à la fois au bien-être et au bonheur.

L'odyssée tragique commença. Le doux Callemmin, l'innocent Carouy et les autres se ruèrent à l'assaut de l'argent sans crainte du sang répandu sur leur passage. Et cet argent, pour la conquête violente duquel ils sacrifiaient l'humanité entière, à qui profitait-il ? Les malheureux qui se croyaient libres en se lançant dans la voie de l'illégalisme étaient, en réalité, prisonniers d'une épouvantable aberration. Et cette aberration qui l'avait produite, sinon les Smerdiakov de l'anarchie ?

Carouy s'empoisonnant dans sa geôle, Callemmin marchant à la guillotine, Jean Debois conduit au bagne ; je plaindrais l'homme qui aurait ces cadavres et ces malheurs sur la conscience. Mais le personnage de Smerdiakovski à qui il me plaît d'assimiler Le Révolté, aujourd'hui Victor Serge, a ceci de caractéristique : il n'a pas de conscience. Qu'importe pour lui les cadavres !

Un tel individu ait trouvé emploi et fonction à sa taille auprès des dictateurs du prolétariat comme il les trouva jadis à l'anarchie, la chose n'est pas pour nous surprendre. Il est aussi naturel qu'un Kibalichitch soit élevé aux dignités et aux honneurs par un régime qui doit tout à la force et qui attend tout de la ruse, de la violence et du mensonge qu'il est compréhensible que les vrais anarchistes — j'entends ceux qui ont une morale inflexible — gémissent dans les prisons ou meurent assassinés par ce même régime.

Mais les dictateurs de Moscou qui savent si bien mettre les hommes à la place qui convient à chacun, qui savent si bien tirer parti des spécialités offrant leur concours à la Révolution prolétarienne (?) et qui sont si habiles à exploiter la psychologie simpliste des foules, se sont grossièrement trompés en escomptant d'un Le Révolté des services de propagande appréciables. Outre que la tâche de préparer en France une mentalité ouvrière adéquate à l'exercice d'une dictature présente par elle-même de rudes difficultés — les faits le prouvent — il eût fallu au moins pour qu'elles fussent prises en considération par des esprits sérieux et désintéressés, que les thèses de Moscou fussent propagées par des gens propres.

Or — maladresse inutile — Moscou impose à la Vie ouvrière, pour travailler l'opinion « petite bourgeoisie », l'individu le plus cynique et le plus traître qu'il lui ait été donné de récupérer dans les « laissés pour compte » de l'Anarchie ! Intouchable était sans doute l'artisan honnête d'une cause qui n'est pas défendable par des arguments de logique, de raison et de doctrine. Il faut à Kibalichitch qui se souvient d'avoir été un « sans scrupule conscient », pour exercer sans déchoir un métier qui n'est comme tout ce que la continuation de son ancien.

Et c'est là le redoutable échec de toutes les révolutions de la misère : de porter au pouvoir une lourde férocité de déracinés et de faire des « propres à rien » de la veille, les législateurs et les maîtres du lendemain.

RHILLON.

P.-S. — Le directeur de la Vie ou-

vière me pardonnera de fouler ses

plates-bandes pour exposer à tous les regards l'indécence nudité du plus éminent de ses collaborateurs.

Nail, je serais en droit de m'étonner que lui, si pressé naguère d'enquêter sur mon obscure personnalité, — pour mieux me placer sous le bonnet d'un autre — n'ait pas encore fait connaître à ses lecteurs le curriculum vitae de Victor Serge, alias Le Révolté, alias Kibalichitch, Pudeur calculée de l'homme qui prétend jouer l'éminence grise du néo-syndicalisme ? Affirmation de puissance de la dictature qui dicte, qui s'impose ?

Rh.

# Propos d'un Paria

Tac... tac... tac...

C'est cette vieille pendule de Rappoport qui « résonne », à en perdre le souffle, sur le tact et la tactique révolutionnaire.

Le tact, c'est la tactique. La tactique, c'est le tact. Et cela vous amuse...

Mais, comme c'est l'orthodoxie buldoziste qui parle par la bouche du professeur ou plutôt « professionnel » du marxisme, notons, en passant, les sages conseils que donne à la Fédération S. F. I. O. de la Seine, une voix aussi autorisée.

D'autant plus que la dernière manifestation manquée vient illustrer sa thèse d'une façon saisissante.

N'a-t-on pas entendu, en effet, au cours d'un « repli stratégique » vers Levallois, de nombreux ouvriers communistes critiquer amèrement leurs chefs ?

Pour être juste, il faut ajouter que certains défilants ou littérateurs ne cachent pas leur satisfaction d'être entraînés vers un endroit plus paisible. Car on ne sait jamais ce qui peut arriver, n'est-ce pas, et dans la bagarre il y en a pour tout le monde.

Les paroles du sage Rappoport seront certainement un baume précieux qui guérira les blessures d'amour-propre qu'aurait pu causer aux « désorganisés » de la manifestation les vérités que ne leur ménageaient pas nos camarades Lecoln et Lemell-lour.

Mais, écoutons notre augure :

« Après une période lâche d'inaction, les « impatientes » s'allument. On se voit tout ou rien, on se lance dans l'action. Nous aimons cette ardeur. Mais nous avons « des responsabilités. Nous connaissons la situation. La période de la préparation révolutionnaire ne fait que commencer. L'ennemi est formidablement armé. Il est habile. Il a des chefs qui nous connaissent à fond, parce qu'ils sont sortis de « nos rangs. La bataille est imminente. Mais qui doit choisir l'heure ? Est-ce l'ennemi ? Ou l'heure doit-elle être choisie par le prolétariat lui-même ? Il suffit de poser la question. La réponse est évi-dente. »

« Nous ne sommes pas partisans, à l'heure actuelle, de la polémique et de la lutte contre les forces révolutionnaires se groupant autour des libertaires. »

La vieille horloge retarde ; mais, plus loin, c'est encore mieux :

« Amis de la Fédération de la Seine, le courage révolutionnaire seul ne suffit pas. Il faut encore que ce courage soit bien placé. »

« Votre énergie révolutionnaire est trop précieuse pour la laisser dépenser en pure perte. »

« Ce n'est pas seulement la bataille que nous cherchons, c'est la victoire qu'il nous faut. (Vieillesse romaine). »

C'est tellement cynique que tout commentateur est superflu.

Et le fossé qui sépare autoritaires et libertaires se creuse de plus en plus. D'un côté, la hiérarchie, la discipline. Un troupeau obéissant aveuglément aux ordres d'une caste dans laquelle domine l'élément bourgeois. De l'autre, des individus conscients, ne voulant pas servir l'ambition des futurs dictateurs ni favoriser les combinaisons électorales ou autres des politiciens toujours prêts à changer leur fusil d'épaule.

Ah ! non ! Ce n'est pas ironiquement que le citoyen Cachin a proclamé dimanche que le but était atteint... puisque le but était la mairie de Levallois ou un quelconque terrain vague de banlieue.

Et les bourgeois auraient tort de s'en faire. Tant que les états-majors socialistes auront sur les masses une influence quelconque, la révolution restera une chose à l'usage des charlatans verbeux, des orateurs tourmentés qui, eux, n'ont pas la patience de l'attendre pour se faire une vie meilleure sur le dos des poires qui les écou-tent.

Reste à savoir si les énergies révolutionnaires concentrées encore longtemps à se laisser capter et à prendre bénévolement les délices pour des victoires ?

Pierre MUALDES.

# QUELQUES PAGES DE KROPOTKINE

## Belles Figures de Militants

### Date de l'Affirmation de nos Théories anarchistes

La Fédération jurassienne comptait parmi ses membres toute une pléiade d'hommes remarquables de différentes nationalités, qui presque tous avaient été des amis personnels de Bakounine. Le rédacteur en chef de notre principal journal, le Bulletin de la Fédération, était James Guillaume, professeur de son métier, qui appartenait à une des familles aristocratiques de Neuchâtel. Maire et sec, il avait quelque chose de Robespierre, et de l'esprit résolu de Robespierre, et un vrai cœur d'or qui ne s'ouvrait qu'à ses seuls amis intimes ; sa prodigieuse puissance de travail et son activité infatigable en faisaient un vrai meneur toutes sortes d'obstacles pour faire vivre le journal, prenant la part la plus active au moindre détail de la Fédération ; finalement il dut quitter la Suisse, où il ne pouvait plus trouver du travail, et il s'établit en France où son nom sera cité dans les annales de la réforme anticléricale des écoles primaires.

Adhémar Schwitzgubel, Suisse lui aussi, était le type de ces horlogers de langue fran-

caise, pleins de gaieté, de vivacité et de clairvoyance, qu'on rencontre dans le Jura bernois. Graveur en montres de son métier, il ne songea jamais à quitter le travail manuel, et toujours content et actif, il fit vivre sa nombreuse famille pendant les plus mauvaises périodes où le métier allait mal et où les gains étaient misérables. Il avait une aptitude merveilleuse à déceler un problème difficile de politique ou d'économie, qu'il exposait, après y avoir longtemps réfléchi, au point de vue de l'ouvrier, sans lui rien enlever de sa profondeur et de son importance. Il était connu au loin à la ronde dans les « montagnes » et il était le favori des ouvriers de tous les pays.

Il avait son pendant exact dans la personne d'un autre-Suisse, Spigheer, horloger lui aussi. Celui-ci était un philosophe, lent de corps et d'esprit, qui avait le physique d'un Anglais ; il s'efforçait toujours d'aller au fond de toutes choses et il nous surprenait tous par la justesse des conclusions auxquelles il parvenait en réfléchissant sur toutes sortes de sujets, tout en travaillant à son métier de guillocheur.

Autour de ces trois hommes se groupaient un certain nombre d'ouvriers sérieux et in-

telligents, les uns entre deux âges, les autres déjà âgés, aimant passionnément la liberté, heureux de prendre part à un mouvement si rempli de promesses, et une centaine de jeunes gens éveillés et ardents, également horlogers pour la plupart — tous profondément indépendants et dévoués, pleins d'activité et prêts à aller jusqu'au bout dans le sacrifice de leur personne.

Quelques réfugiés de la Commune de Paris s'étaient joints à la Fédération. Elisée Reclus, le grand géographe, était du nombre — le type du pur intellectuel dans le genre de vivre et au point de vue intellectuel, le type du philosophe encyclopédiste français du dix-huitième siècle, l'homme, qui inspire les autres, mais qui n'a jamais gouverné et ne gouvernera jamais personne ; l'anarchiste dont l'anarchisme n'est que l'abrégi de sa vaste et profonde connaissance des manifestations de la vie humaine sous tous les climats et à tous les âges de la civilisation ; dont les livres comptent parmi les meilleurs du siècle ; dont le style, d'une beauté saisissante, émeut l'âme et la conscience ; c'est l'homme qui, en entrant dans les bureaux d'un journal anarchiste, dit au rédacteur — même si celui-ci n'est auprès de lui qu'un enfant : « Dites-moi ce que je dois faire ? » et qui s'assoit, comme un simple chroniqueur, pour remplir une lacune de tant et tant de lignes dans le numéro du journal qui doit paraître. Pendant la Commune de Paris il prit simplement un fusil et se mit dans les rangs ; et s'il invite un collaborateur à travailler à un volume de sa Géographie, célèbre dans le monde entier, et que le collaborateur lui demande timidement : « Que dois-je faire ? » il lui répond : « Voici les livres, voilà une table. Faites comme moi vous plaira. »

A côté de lui il y avait Lefrançais, un

homme déjà âgé, ancien professeur, qui avait été exilé trois fois dans sa vie : après les Journées de juin 1848, après le coup d'Etat de Napoléon, et après 1871. Ex-membre de la Commune, et par conséquent l'un de ceux qui avaient, dit-on, quitté Paris emportant des millions dans leurs poches, il travaillait comme homme d'équipe au chemin de fer de Lausanne, et il faillit succomber à cette tâche qui réclamait des épaules plus jeunes que les siennes ; une lourde plaque de tôle, qui déchargeait d'un wagon avec trois autres ouvriers, faillit lui arracher la vie. Son livre sur la Commune de Paris est le seul qui mette dans sa vraie lumière la véritable importance historique — communautaire — de ce mouvement. « Par-don, je suis un communiste, et non un anarchiste, disait-il. Je ne puis pas travailler avec des fous comme vous ; » et il ne travaillait avec personne qu'avec nous, « car, disait-il, vous autres fous, vous êtes encore les hommes que j'aime le mieux. Avec vous on peut travailler et rester soi-même. »

Un autre ex-membre de la Commune de Paris qui vivait avec nous, était Pindy, un charpentier







# Ordre Naturel

Quelque part, des mineurs peinent à dé-tacher le charbon des flancs de la terre, acharnés au labeur comme des forçats. D'autres ouvriers transportent ce charbon, le charient sur d'immenses navires. Des ma- rins embarquent, vivent durant des jours, des semaines, des mois, en pleine mer, ex- posés à tous les dangers. De nouveaux ou- vriers déchargent le bateau et d'autres en- core travailleront pour transformer le noir charbon dans de multiples fabriques.

A grand' peine, tout ce monde arrive à vivre; souvent, la femme et les enfants ont faim. L'homme se soule pour oublier sa misère.

On peut faire là-dessus de belle littéra- ture. Ce n'est pas le moment. Regardons plutôt à Paris, ou au Havre, le patron, l'arma- teur. Chaque jour, il fait une apparition dans ses bureaux d'actes, secrétaires, employés, se hâtant, courbant fiévreusement la tête. Le patron, riche, remonte en auto et regagne sa villa, coquettement in- stallée à la campagne.

C'est l'Ordre naturel, n'est-ce pas, mon- sieur H.-L. Follin, armateur de votre état, et journaliste-individualiste par passion, comme d'autres sont ivrognes, péderastes, numismates, philatélistes ou joueurs aux courses.

Eh! oui, camarades, M. Follin, armateur et millionnaire de métier, est aussi le direc- teur du journal l'Ordre naturel qui prétend être, spécifiquement, l'organe du mouvement individualiste.

Ah! certes, un mouvement individualiste serait hautement désirable en ce pays vicie par cinq années de guerre et de souffrance, où le communisme attire à grand fracas tou- tes les révoltes et monnaie leur sang géné- reux en portefeuilles de députés, en fau- teuils directoriaux.

Mais le mouvement de l'Ordre naturel est vicie à sa base par la richesse parasitaire de son fondateur. Celui-ci, avant que d'être individualiste, est armateur et millionnaire. Ceci explique cela. Et ceci aussi différencie cet individualisme bourgeois de notre indi- vidualisme de révolte, hargneusement ja- loux de notre indépendance, mais non pa- rasitaires de l'effort d'autrui. Ni exploités, ni exploités, disons-nous jadis, monsieur Follin. Vous dites, vous : Exploiteur d'a- bord, puis philosophe pour expliquer et faire admettre notre exploitation.

Oh! il ne l'avoue pas aussi brutalement, il s'en garde bien. Il dit en euphémisme filandresque cynique : la fortune acquise par l'adaptation de mon travail à mes chan- ces. Ses chances! Parfaitement : si M. Follin est millionnaire, c'est sa chance qui le vint ainsi; Et voilà, bon prolétaire de la mine, de l'usine ou de la mer, pourquoi tu trimes et meurs de faim. Tu n'as pas su adapter ton travail à tes chances, toi! Ou peut-être n'avais-tu pas de chances, pauvre déshérité. Tes enfants non plus n'en auront guère; mais ceux de M. Follin en auront, sûrs tranquilles! Ah! ce monsieur peut rail- ler.

J'ai dit, dans mon dernier article, que, sous ces deux vocables arabes, *difla* et *alfa*, se cachait une façon à la fois pittoresque et douloureuse dont l'administration en Algé- rie, en Tunisie et au Maroc se sert journalie- rement pour extorquer de l'argent aux pau- vres bougres d'indigènes déjà écrasés par une fiscalité monstrueuse et éreçant de faim les désemparés de nos conceptions économiques-sociales. Les siennes de con- ceptions ne sont pas pueriles, au moins. Elles ont une base solide de chances diver- ses.

Retracer après cela, l'histoire de l'Ordre naturel par le détail, ce serait fastidieux. Et il y a mieux à mettre dans les colonnes du Libéraire.

Il faudrait narrer comment M. Follin sut profiter de la mort de la Melle assemblée par 1.000 francs de dettes, comment il mit à profit la situation matérielle critique de Marcel Sauvage, comment celui-ci croyait être le maître du journal commandité seule- ment par Follin, sollicite notre collabora- tion; comment nous acceptâmes, Lazare, moi- même et quelques autres, comment nous fû- mes vite déçus et dégoûtés.

Julia Bertrand réussit à faire insérer une protestation en faveur de Sébastien Faure, traité, à quinze jours de distance, de penseur génial et d'individu douteux. Dans cet arti- cle, Julia Bertrand rappelle le principe qui guida Sébastien Faure dès 1914 : « Dans n'importe quel cas, nous ne marchons pas, le principe et le fait d'agression, par suite la défense nationale, étant tous un terre et un tremplin. Rien que de très vrai, n'est-ce pas, pour tout homme conscient et à plus forte raison pour un individualiste. » M. Follin ajouta, en toute hâte, une note où transpa- rait bien ce qu'appellerait son individualisme de coffre-fort. Ecoutez-le : « Je n'ai pas besoin de dire que je suis armateur, industriel, ou tout simplement la responsabilité de cette formule qui n'est pas tout à fait la mienne. Je pense bien : il y a le coffre-fort à garder et puis les chances à protéger! Vous ne voyez pas que ce soit un Stinnes ou un Rathenau qui s'approprie les chances de M. Follin. Ou irions-nous? Non, non : sus aux Boches, braves prolétaires, et vive la France!

M. Follin ne va pas jusque-là, car il est pétri d'euphémismes et de circonlocutions. Il faut pâlir de longues heures et attraper la migraine sur ses volumes et ses articles pour s'apercevoir que M. Follin souhaite surtout le maintien de la société actuelle, individualiste à souhait selon lui (comme elle est anarchique pour les apôtres ignares ou roués du communisme).

Ecoutez-le conclure après le courageux arti- cle de Julia Bertrand : « Ceci fait, je pense que le sujet peut être clos et je renvoie au tribunal qui connaîtra des faits reprochés à S. F., tous les témoins de moralité, à charge ou à décharge. Peut-on mieux abdi- quer toute révolte, je dirai mieux : toute dignité?

Comment, monsieur Follin? Se rapporter aux tribunaux et leur laisser le soin de ju- ger. Vous avez donc juré de nous faire rou- gir du nom d'individualistes. Je m'étais fait durant la guerre, auprès d'Armand et de Chardon, une tout autre idée de l'individu- alisme!

chances, que trop souvent elle les a simple- ment changées de propriétaire.

Pour M. Follin, c'est une question de per- sonnes : lui ou d'autres; pour nous, c'est une question de principes.

Que M. Follin racole pour sa besogne de dénigrement du bolchevisme des littéra- teurs, des journalistes définitivement désho- norés par leurs campagnes de guerre, c'est son droit. Et du moment qu'il les paie 75 fr. par article de tête, nous n'avons rien à dire. Mais qu'il prétende me mêler à son ca- nard, ne faire participer à la rédaction de cette *ordonnance* comme dit — un peu vivement — un camarade marseillais; cela je ne puis le souffrir.

M. Follin voulait reproduire un de mes articles : j'ai tenu à l'en empêcher et à mar- quer le coup pour mes camarades du Libé- raire.

Mon individualisme ne végète pas à l'om- bre d'un coffre-fort.

Maurice WILLENS.

## Comité de l'Entr'aide

Souscription pour venir en aide aux détenus politiques et à leurs familles :

Somme reçue au Syndicat du Bâtiment (aout) : Vagner, 2 fr.; Hubert Henri, 4 fr.; Bastien Gaudier, 2 fr.; délégués au Conseil, 4 fr.; Letourneur Henri, chantier Bourdier à Pantin, 9 fr. Total : 19 fr. (Mois de septembre) : Gaudier, chantier mairie de Bagnolet, 17 fr.; Gaudier, idem, 4 fr.; Gaudier, idem, 4 fr.; Bisclet, 3 fr.; Lafargue, chantier Guillemin, rue Lévy, 22 fr. Total : 111 fr. Ensemble : 130 fr.

Liste 0035 du Comité Intersyndical de Nan- terre, versée par Chevalier, 15 fr.; un groupe de camarades de Montreuil, versé par L. Hu- gonnet, 5 fr.; Roumager, 10 fr.; le fils à Gustave, 1 fr.

Liste 0042 de Saint-Maur-des-Fossés : Pos- tel, 2 fr.; Prémont, 5 fr.; Delandine, 1 fr.; Versinger, 2 fr.; Jallière, 2 fr.; Leneuf, 1 fr.; Brugnon, 5 fr.; Marrel, 2 fr.; Boize, 1 fr. Total : 22 fr.

Liste 0038 à Choisy-le-Roi : le Comité Inter- syndical de Choisy-le-Roi, 50 fr.; Mouches, 1 fr.; Paillet, 1 fr.; Hunon, 1 fr.; Truffe, 1 fr.; Laherrie, 1 fr.; Solberg, 1 fr.; Logu- gnon, 1 fr.; Claude, 1 fr.; Desage, 1 fr.; Villenot, 1 fr.; collecté à la réunion du 12, 27 fr. 45. Total : 88 fr.

Liste 0038 versée par Sizer à Asnières : Siz- er, 1 fr.; Trulle, 3 fr.; Chapuis, 1 fr.; Rigal, 1 fr.; Marais, 1 fr.; Chapon, 1 fr.; Feu- lard, 1 fr.; Laguer, 1 fr.; illisible, 1 fr.; idem, 1 fr.; Bessi, 1 fr.; Rougier, 1 fr.; Bisclet, 2 fr.; Dony, 0 fr. 50; August, 0 fr. 50; Maille, 0 fr. 50; Comité intersyndical d'Asnières, 5 fr. Total : 50 fr. 50.

Somme reçue à « La Libération Sociale » : Auguste Bihre, 5 fr.; Emile Déjolis, 5 fr.; Ga- briel, 5 fr.; Lacroix, 2 fr.; 50; Maurice et Thérèse, 2 fr. 50; Guign, 1 fr.; Popaul, 2 fr.; Petit-Vieux, 3 fr.; Mouret, 10 fr.; Che- valier, 5 fr.; un espérantiste, 5 fr.; Martinet, 5 fr.; Lacroix, 3 fr.; un libérateur espagnol, 5 fr.; Canale, 1 fr.; Guillory, 0 fr. 50; X... 0 fr. 40; Sans nom, 5 fr.; Morin, 5 fr.; Bou- rassau, 1 fr. Total : 74 fr. 40.

Total des listes précédentes : 5.027 15  
Total général : 5.092 05  
Dépenses au 25 octobre : 5.092 10  
En caisse : 202 95

## Pour que vive "Le Libéraire"

Gavard (distro), 1 fr.; Legouic, 2 fr.; la boulangère, 2 fr.; Germaine, 2 fr.; restant d'une collecte faite aux Amis du "Libéraire", 1 fr. 65; Humbert, 2 fr.; A. Verneuse, 10 fr.; Durré, conseiller municipal de Bobigny, 1 fr.; Canard, 10 fr.; Mualdes, 15 fr. 50; un tupper, 5 fr.; A. Pail, 10 fr.; Reimfinger, 20 fr.; Léon, 4 fr. 50; liste versée par Jacobou, de Compiègne, 30 fr.; Castaing, 2 fr. 50; Boiras- seau, 2 fr.; G. de M., 1 fr.; Marthe et Henri, 10 fr.; Soustelle, 5 fr.; Franco, 1 fr.; pour le cachet, 2 fr.; Brunel, 2 fr.; Moreaux, 3 fr.; Arthur, 4 fr. 50; Moutet, 2 fr.; en passant, Germaine, 1 fr.; Henri, 1 fr.; Canals, 1 fr.; L. S., 5 fr.; Guillory, 0 fr. 50; Henry, 5 fr.; Baudouin, 2 fr. 50; Wagnon, 1 fr.; Rubino, 3 fr.; Brachonnet, 1 fr.; Diollet, 1 fr. 80; Ma- rio, 3 fr.; toujours les mêmes, M. A. V., 13 fr. 50; Pottier, 1 fr. 50; Evras, 2 fr.; un Renais, 5 fr.; Bufolich, 1 fr.; Leche, 5 fr.; Roland, 0 fr. 75; X., 1 fr.; Richard, 1 fr. 50; Roland, 1 fr.

Total de cette liste : 212 fr. 55.

Les souscriptions aidant puissamment à la vitalité d'un organe de propagande, camarades, faites nous votre chèque, faites des souscrip- tions pour le LIBÉRAIRE.

## Pour les Grévistes de Croix-Wasquehal

### DEUXIEME LISTE

Polvot, 5 fr.; Canals, 1 fr.; Henry, 5 fr.; Baudouin, 2 fr. 50; Y. et Z., 1 fr.; Levos, 2 fr.; Mario, 2 fr.; Bourdieu, 1 fr.; Bour- asse, 1 fr.; N. M., 1 fr.; Lano, 5 fr.; Gau- cher, 5 fr.; Reliquet, de la caisse du groupe du 18 du petit « Parti communiste », 23 fr.

Total de la 2e liste : 69 fr. 50.

Total de la 1re liste : 81 fr.

Total général : 150 fr. 50

## Librairie Sociale

69, Boulevard de Belleville, Paris (11)

AVIS IMPORTANTS. — Adresser commandes et mandats à Louis Descarsin, 69, Boulevard de Belleville, Paris (XI).

Prière aux camarades de prendre note que nous ne pouvons donner aucune suite aux com- mandes non accompagnées de leur montant en mandat-poste.

Il n'est pas fait d'envois contre remboursement.

Les frais de port sont à la charge de l'ache- teur.

Les prix franco ne comprennent pas la re- commandation. Pour éviter des pertes, toujours ajouter au montant de la commande 0 fr. 25 pour la recommandation.

Pour toute commande supérieure à 70 fr., nous faisons l'envoi franco de port à titre charge.

Une remise de 20 % est accordée aux groupes de l'Union Anarchiste, aux syndicats, aux oco- pératives et à tous autres groupements révo- lutionnaires, quel que soit le montant de la com- mande.

### LITTÉRATURE ANARCHISTE

MICHEL BAKOUNINE

Ouvres (6 vol.), chaque, 5 fr. 75

Jours d'exil (3 vol.), chaque, 5 fr. 75

CHRISTIAN CORNELISSEN

En marche vers la Société nouvelle

7 fr. 75

SEBASTIEN FAURE

La Douleur universelle, 7 fr. 50

GUGLIELMO FERRERO

Le Militarisme et la Société Mo- derne, 5 fr. 75

JEAN GRAVE

L'Anarchie, son but, ses moyens

5 fr. 75

L'Anarchie, son but, ses moyens

5 fr. 75

## PARIS & BANLIEUE

### COMITE D'INITIATIVE

Nous rappelons aux copains, ainsi qu'aux groupes de Paris et Banlieue, que le Comité se réunit tous les vendredis, à la Maison Commune, 48, rue de Breta- gne.

Groupes du XIII. — Les copains sont priés d'être présents à la réunion de jeudi. On y discutera du congrès et autres questions ac- tuelles.

Groupes des 17 et 18 arrondissements. — Ven- dredi 28, à 20 h. 30, boulevard Barbes 77, caud- rée contradictoire par L. Louis. Le groupe organise chaque semaine des causeries éduca- tives ou sont fraternellement invités tous les sympathiques à notre action.

Groupes du 19. — Samedi 29 au lieu habituel, tous les copains du groupe et sympathiques sont invités à assister à la conférence que fera Maurice sur « Le Bolchevisme en France ».

Jeunes anarchistes. — A l'avenir les réu- nions auront lieu tous les jeudis à la Maison Commune, 48, rue de Bretagne, à 20 h. 30.

Jeunes syndicalistes des XI et XII. — Tous les mercredis, à 20 h. 30, rue Sadi-Carnot, 2. Causerie sur le syndicalisme, par un camarade de la jeunesse.

Groupes de Montreuil-Bagnolet-Fontenay. — Jeudi à 20 h. 30, Maison du peuple, 100, rue de Paris, à Montreuil. Présence indispensable de tous les copains.

Jeunes anarchistes de Bagnolet. — Mardi, à 20 h. 30, Maison du peuple, 100, rue Sadi-Carnot. Présence indispensable de tous les copains.

Groupes du Perreux-Maltonne. — Réunion tous les jeudis, salle du Brésil, 1, rue de Paris, à Neuilly-Plaisance.

IVRY. — Un groupe libertaire qui adhère à l'Union Anarchiste, est en formation. Nous ai- sons un pressant appel à tous les camarades sympathiques d'Ivry et de la région, pour qu'ils veuillent bien des maintenant se mettre en relations avec le camarade Raymond Renon, 50, avenue Jean-Jacques, Ivry-Port.

KREMLIN-BICETRE. — Vendredi 28, à 20 h. 30, causerie par Flotier sur la tactique révolution- naire dans les mouvements d'avant-garde.

## PROVINCE

Le Havre. — Les camarades et sympathiques désirant reformer le groupe sont priés de se réunir le vendredi 4 novembre, à 20 h. 30, salle Franklin.

Tours. — Les copains sont avisés que la prochaine réunion du groupe anarchiste aura lieu samedi 29, à 20 heures précises, à la Ma- son du peuple.

BORDEAUX. — Les camarades libertaires de Bordeaux et des environs sont cordialement in- vités à se rendre à la réunion qui aura lieu dimanche 30 octobre, à 9 h. 30 du matin.

Ordre du jour : Formation de l'Union Anar- chiste à Bordeaux et de groupe dans tous les quartiers. 2° Envoi d'un délégué au Congrès de Lyon; 3° Communication de la circulaire du Comité d'organisation. Rendez-vous à la Bourse du Travail. S'adresser au vendeur du Libéraire.

Mézères, Charleville et environs. — Les ca- marades anarchistes ou sympathiques de Mé- zères, Charleville et environs qui désirent or- ganiser la propagande et former un groupe, sont priés de se mettre en relations avec le camarade Emile Déjolis, 63, rue Faubourg-de- Pierre, Mézères.

Tunis. — Les camarades désirant fonder un groupe pour organiser la propagande de fa- çon à intensifier sont priés de s'adresser à Lepo- ul, à Depienne.

## ROMANS

### A L'OCCASION D'UN MEETING. — MES IMPRESSIONS

Tout dans la nature est en continuelle évolution. Plus concrètement on pourrait dire : tout est recommencement à l'infini. Chaque année et chaque saison ramène devant nos yeux des événements biologiques déjà vécus, des aspects de la campagne déjà observés.

Faudrait-il en conclure que sociologie- ment il n'est de progrès ? Ce serait évi- demment l'aboutissement d'une décadence. Il faut au contraire admettre que les ardents enthousiasmes éphémères passés, pourtant si prometteurs de lendemains, rayonneront encore sur les faces des esclaves que nous sommes, reviendront à leur époque suivant le processus évoqué ; et tels le soleil qui mûrit la moisson feront éclore la société de nos rêves correspondant à ce que nous pourrions appeler la saison sociologique du moment que nous vivons ?

Si c'est être optimiste pour certains, que de raisonner ainsi, c'est espérer à mon sens ; et la vie est-elle faite d'autres choses que d'espérances ? Perd-on courage quand malgré l'apathie générale on constate les énormes sacrifices individuels ?

A Romans, — et ce n'est pas une récla- me facile ou une apologie ridicule que je fais en l'occurrence — à Romans il y a un groupe pas très important numériquement, mais duquel nous aimons beaucoup, en- tre autres, aurais beaucoup à appren- dre ; bien qu'il soit complètement en dehors de ma pensée de donner des leçons à qui que ce soit. Il n'y a pas, toujours le succès que mérite son activité incessante ; on ne

peut que regretter, en passant, que la réunion organisée par lui samedi 15 cou- rant avec le syndicat local n'ait pas trouvé la salle trop petite alors que le cinéma et le bistro du coin étaient bien inoccupés.

Je veux dire simplement que nous de- vrions posséder dans les grandes villes, à Lyon par exemple, plus de moyens matériels de faire de la propagande. A Romans une dizaine de copains font des efforts que nous ne faisons pas ici. Nous avons individuelle- ment autant de moyens pécuniaires qu'eux, si l'arithmétique n'est pas une vaste blague nous pourrions déployer notre action. Pour- quoi l'appel au porte-monnaie atteint-il trop souvent de sourdes oreilles ?

A en juger par l'assistance au dernier congrès ou aux réunions il y a pas mal de copains à Lyon; il y en a même qui libérés, dans une certaine mesure, du salariat sont plus favorisés que les camarades ouvriers. Sentent-ils de futurs adaptés, à ce n'est déjà fait ?

Il n'y a que deux classes : celle des exploi- tés et celle de leurs tyrans ; si l'on n'est pas dans l'une moralement et matériellement, on est fatalement dans l'autre.

Qu'individuellement on médite bien cela et que chaque copain se révèle dieu de son assoupissement. Nous ne sommes pas trop nombreux, il y a de la place pour tous dans la lutte ; que l'on abandonne en y entrant tout esprit de coterie.

P. DARGIN.

## Communications diverses

### GROUPE THEATRAL

Les camarades ayant fait partie du Groupe Théâtral du XX<sup>e</sup> et désireux de le reformer sont priés de se mettre immédiatement en rap- port avec Esther, au journal.

Martin et Eicot sont spécialement convoqués.

Club du Faubourg. — Samedi 29, à 14 h. 30, Théâtre de la Presse, 125, rue Mont- martre. Mise en accusation de Mandel, par Charles Lussy, suivie d'un grand débat sur l'Anarchie, l'Individualisme, le Syndicalisme et Com- muniste entre André Colomer et Henry Marx.

Jeunes syndicalistes du 15<sup>e</sup>. — Samedi 29 oc- tobre, 18, rue Cambonne, fête mensuelle. Au programme : Le Mariage d'Argent, joué par le groupe théâtral. A minuit, bal à grand co- cret. On trouve des charles, 18, rue Cam- bonne ; A la Coopérative, 83, rue Madolesse.

Quelques camarades apprenant l'allemand dé- sireraient se mettre en relations avec un professeur écossais et viable ; nous demandons donc à tous nos camarades intellectuels et ma- nuels de bien vouloir nous aider à faire notre projet en voie de rapide réalisation.

Rapportons que nous avons parait tous les deux mois sur 15 pages et comprendra, outre la collaboration régulière des auteurs du groupe, celle de Paul Brulat, Han Ryner, Léo Poide- x, Xavier Prévost, Francis Loeve etc., et des des- sinateurs Pierre Claude et Pierre Lantier.

Les prix des abonnements annuels (pour 5 numéros) sont les suivants : par 1 abonnement, 5 francs ; par 10 abonnements, 4 fr. 50 ; par 20 abonnements et plus, 4 francs.

Nous paraitrons seulement lorsqu'il nous sera parvenu un nombre d'abonnements suffisant pour nous assurer une parution constante et régulière et nous nous engageons à rembour- ser intégralement nos abonnés au cas où nous ne pourrions lancer notre publication.

Adresser la correspondance et les abon- nements au nom du camarade Fernand Jack, au siège, 85, rue Charlot, Paris (3<sup>e</sup>).

Al compagni italiani. — Due bombe, la stessa manifestazione sotto l'Ambasciata americana in piazza di 10 mila poliziotti; non devono in alcun modo affievolire l'azione per Sacco e Van- zetti. Avanti sempre prima e dopo del 1<sup>o</sup> novembre. — G. Bilicchi.

Dejolis, Mézères. — La réclamation était fon- dée. Avons fait nouvelle expédition.

Gaude, Marseille. — Avons les 12 conférences de Sébastien Faure en brochures. Prix : 6 fr. 75, franco recommandé.

Massart, Dampremy. — Prix des 3 volumes, franco recommandé : 23 fr. 50.

Locamara, Martiques. — Bien reçu vos 11 fr. Merci beaucoup. Nous vous sur ferons les ouvrages commandés.

## COURRIER DU LIBRAIRE

Dejolis, Mézères. — La réclamation était fon- dée. Avons fait nouvelle expédition.

Gaude, Marseille. — Avons les 12 conférences de Sébastien Faure en brochures. Prix : 6 fr. 75, franco recommandé.

Massart, Dampremy. — Prix des 3 volumes, franco recommandé : 23 fr. 50.

Locamara, Martiques. — Bien reçu vos 11 fr. Merci beaucoup. Nous vous sur ferons les ouvrages commandés.

## SUR LA QUESTION SEXUELLE

G.-M. BESSEDE

L'Initiation sexuelle, 6 fr. 75

Sur la vie sexuelle, 3 fr. 30

JEAN MARESTAN

L'Education sexuelle, 7 fr. 75

## SOCIOLOGIE

FERNAND FELLOUTIER

Histoire des Bourses du travail, 7 fr. 75

GEORGES SOREL

Réflexions sur la violence, 8 fr. 80

Matériaux pour une théorie du

proletariat, 9 fr. 95

Les Illusions du Progrès, 9 fr. 75

## SCIENCES ET PHILOSOPHIE

GUILLAUME BOLSCHÉ

Descendance de l'homme, 3 fr. 30

L. BUCHNER

L'Homme selon la science, 5 fr. 60

C.-O. BUNGE

Le Droit, c'est la force, 10 fr. 75

AUGUSTE COMTE

Cours de philosophie positive

(6 vol.), chaque, 4 fr. 90

CH. DARWIN

L'origine des espèces, 16 fr. 20

La Descendance de l'homme, 25 fr. 25

M. DESHUMBERT

Morale de la Nature, 2 fr. 50

L'Education d'après les lois de la

## FUMONS LE MOINS POSSIBLE...

Louis Rimbault, aidé de Julia Bertrand vient de publier une brochure : *Pour ne ja- mais fumer* (1), laquelle est une œuvre d'é- ducation individuelle et parmi nous les étu- des de ce genre sont toujours les bienvenues. Pourtant, faut-il dire toute ma pensée? la propagande antitabagique ne m'apparaît pas d'une urgente utilité, tant d'autres problè- mes autrement graves sollicitent nos efforts, attirent notre attention, préoccupent notre esprit : le militarisme, le cléricalisme, l'al- coolisme, la surpopulation, le fonctionna- risme ouvrier, pour ne citer que les pires; on pourra m'objecter avec assez de raison, que l'un n'empêche pas l'autre, mais je maintiens mon premier dire, occupons-nous d'abord des questions extrêmement sérieuses, nous verrons ensuite s'il y a lieu de poursuivre.

Julia Bertrand fait l'historique du mou- vement végétarien et conclut en adressant un vibrant appel aux hommes et aux fem- mes afin qu'ils abandonnent de suite le « Dieu Nicot », source de nombreux maux du tabagisme, mais seulement pour ceux-là. Vraiment, les naturalistes de l'anarchisme veulent que nous menions une vie d'ascètes et poussent leurs théories jusqu'au dogme, à l'absolu; or, l'absolu ne saurait exister. Il y a une manière de fumer très rarement sans se rendre malade, sans s'infirmer intel- lectuellement et sans enrichir l'Etat.

« Haro, anathème sur Zisly le naturien- tabagique! » s'écrieront les bons camarades mais si je suis naturien (plus exactement li- bertaire-éclectique), je puis ne pas être natu- riste, et si je ne suis pas toujours abstinent, je suis tempérant tout au moins.

L. R. pousse le tabac au noir pour les besoins de la cause et en un certain sens il a raison car s'il peut inciter à détruire l'abus du tabac, ce sera déjà un beau résultat, qu'il me permette de le lui dire; et puis, ici, il faut encore envisager la question des tem- pérants et il en existe d'assez résistants qui peuvent se permettre un léger usage du tabac sans en souffrir, et se passer cette fan- taisie d'un instant.

Comment se fait-il qu'il existe diverses formes de la vie naturelle? c'est-à-dire : vé- gétarisme, kinepisme, fruitarisme, vie no- made (forains, romanichels, etc.), certains végétaliens, ou naturalistes, les uns abstins, d'autres tempérants; il y a aussi des parti- sans de la cuisson alimentaire, d'autres sont crudivores; nous en trouvons qui revendiquent le sucre et d'autres qui s'opposent à la consommation du sel, pourquoi dis- je, n'y a-t-il pas une seule et unique façon de vivre naturellement? Parce qu'il est fort probable, d'abord, que chaque théorie de vie rationnelle répond aux divers tempéra- ments existants, ce